

Carte de la Nouvelle-Calédonie montrant les langues parlées par les habitants de la Grande Terre. Les langues papoues sont indiquées en gris, les langues océaniques en orange et les langues austronésiennes en vert. Les langues papoues sont divisées en langues papoues de Nouvelle-Guinée, langues papoues de Nouvelle-Calédonie et langues papoues de Nouvelle-Guinée. Les langues océaniques sont divisées en langues océaniques de Nouvelle-Calédonie et langues océaniques de Nouvelle-Guinée. Les langues austronésiennes sont divisées en langues austronésiennes de Nouvelle-Calédonie et langues austronésiennes de Nouvelle-Guinée.

La diversification linguistique néo-calédonienne n’a peut être pas d’équivalent dans le monde : l’archipel compte vingt huit langues, fort différentes les unes des autres, pour moins de 60 000 locuteurs. Ces langues sont apparentées aux autres langues d’Océanie, qui ne sont elles-mêmes que la subdivision orientale de la famille dite « austronésienne ». Les langues de Nouvelle-Calédonie s’inscrivent donc dans un ensemble linguistique très dispersé géographiquement et sont en quelque sorte les cousins éloignées des langues de Formose, des Philippines, d’Indonésie et de Madagascar. En revanche, elles n’ont rien à voir avec les langues australiennes ou avec les langues papoues de Nouvelle-Guinée, classées dans deux autres familles linguistiques distinctes. On sait maintenant que les langues de Nouvelle-Calédonie (hormis le *faga uvéa*) dérivent d’une seule langue mère qui s’est diversifiée sur place au cours de plusieurs millénaires, et que les influences externes et les migrations n’ont que peu contribué à leur différenciation.

Actuellement, ces langues ne sont parlées que par quelques centaines ou milliers de personnes localisées sur une aire restreinte dont on a noté de longue date la disposition transverse par rapport à l’axe de la Grande Terre. Cette répartition suggère que des relations stables et structurées se sont développées de façon privilégiée autour d’une ou plusieurs vallées reliées entre elles, mais ouvertes aussi bien vers la zone côtière que vers l’arrière-pays.

En fait, chaque communauté linguistique se trouve à proximité immédiate de ses voisins, aucune frontière naturelle n’étant en elle-même un obstacle à des échanges que les observateurs s’accordent à décrire comme intenses, au point que les groupes familiaux, claniques ou politiques chevauchent de façon constante les frontières de langue.

Ces échanges entretiennent un pluriilinguisme sur lequel LEENHARDT attirait déjà l’attention et dont HAUDRICOURT a souligné le caractère égalitaire, en l’absence de langue de prestige. C’est par ce plurilinguisme, et non pas comme on le croit généralement, par un isolement supposé des groupes dans chaque vallée, que peut s’expliquer l’accélération du processus de diversification des langues calédoniennes au cours de leur histoire (cf. paragraphe B-1).

Aux causes traditionnelles de brassage linguistique s’est ajouté l’impact de la colonisation française ; des groupes entiers ont été dispersés ou déplacés parfois fort loin de leur habitat traditionnel et certaines communautés linguistiques de la côte Ouest ne sont plus représentées que par quelques locuteurs ou ont même disparu (*waamwang* de Voh).

Toutes les lanques gardent plus ou moins trace de contacts pré – ou post – coloniaux et ont intégré des apports lexicaux étrangers. Mais malgré l’évangélisation, la scolarisation en français et l’implantation coloniale en général, les langues et les cultures néo-calédoniennes sont restées étonnamment vivaces.

Les documents disponibles jusqu’à la Seconde Guerre mondiale étaient essentiellement l’œuvre de missionnaires : traductions de testaments, catéchismes, cantiques et quelques dictionnaires, ouvrages parfois anonymes représentant des efforts considérables d’adaptation linguistique. On doit au plus illustre d’entre eux, Maurice LEENHARDT, une abondante documentation en *ajïë* et un recensement des langues et dialectes néo-calédoniens, illustré d’un important matériel lexical (LEENHARDT - 1946).

Le relais fût pris après la guerre en divers points de l’archipel par DUBOIS, GUIART et LENORMAND. Tous ces travaux enfin furent utilisés par HAUDRICOURT venu sur place en 1959 et 1963 afin de jeter les bases d’une recherche linguistique approfondie (HAUDRICOURT - 1971). Elle a été poursuivie depuis par divers linguistes du CNRS effectuant régulièrement des recherches de terrain : LA FONTINELLE (*ajïë*), RIVIERRE (langues tonales du centre et du sud), OZANNE-RIVIERRE (langues du nord et d’Ouvéa), et plus récemment FAURIE et COYAUD. Leurs travaux, non encore publiés en majeure partie, ainsi que ceux de quelques chercheurs étrangers cités dans la bibliographie (TRYON et GRACE), ont été consultés pour l’élaboration de la présente notice.

La carte présentée ici précise et actualise celles précédemment publiées par LEENHARDT en 1930 dans ses Notes d’Ethnologie néo-calédonienne, puis dans son inventaire de 1946. Telle quelle, elle reste encore schématique et les commentaires qui suivent visent à restituer la complexité réelle des faits de localisation des langues, de celle du moins qui sont parlées sur la Grande Terre.

Celle-ci peut être partagée en six zones représentées sur la carte par des teintes différentes. Ce découpage a été proposé par HAUDRICOURT et représente un premier classement de ces langues en fonction de leurs affinités et de leur degré de similitude. Les critères d’ordre phonologique, les mieux connus et les plus différenciatifs, ont surtout été pris en compte, mais des considérations d’ordre grammatical ou lexicostatistique (pourcentage des mots communs) auront aussi leur importance dans les études ultérieures sur la parenté interne de ces langues. On considèrera donc ce regroupement comme un préalable, susceptible d’aménagements, à une classification plus poussée.

A l’intérieur des zones teintées, les limites de langues sont matérialisées. Les langues sont éventuellement subdivisées en dialectes mutuellement intelligibles. Le critère de l’intelligibilité pour distinguer langues et dialectes est loin d’être décisif puisque l’intercompréhension est autant fonction de facteurs sociaux (degré d’interpénétration des groupes) que de facteurs linguistiques. Là encore, la classification opérée reste quelque peu empirique et se fonde d’abord sur une appréciation du degré de différenciation linguistique. Le dialecte est dans tous les cas rattaché à un ensemble plus vaste au sein duquel les locuteurs se comprennent. Langues ou dialectes peuvent être encore subdivisés en parlars faiblement différenciés, qui n’ont pas été reportés sur la carte. Celle-ci ne représente donc pas dans toute son ampleur la fragmentation linguistique réelle, telle qu’elle est soulignée par les locuteurs eux-mêmes, soucieux, ici comme ailleurs en Mélanésie, de cultiver leurs particularismes.

Les langues sont présentées ici par groupe, du nord au sud de la Grande Terre en terminant par les Loyauté. Les indications concernent la localisation des locuteurs, leur nombre et leurs déplacements éventuels. Les particularités propres à chaque groupe sont ensuite précisées.

Le nombre de locuteurs pour chaque langue est calculé en utilisant le recensement de 1974, tel qu’il est reproduit dans la brochure de

FRIMIGACCI publiée en 1977. Ces chiffres ne sont qu’indicatifs puisqu’un cinquième environ des autochtones (dont une forte majorité de Loyaltiens) sont établis à Nouméa et ne sont pas recensés dans leur tribu d’origine.

En outre, les tribus localisées à l’intérieur de chaque frontière de langue sont rarement homogènes du point de vue linguistique. La transcription des noms de langue est un compromis entre l’orthographe utilisée localement et l’alphabet phonétique. Ces noms sont pour une part conventionnels ; ils ne sont pas nécessairement connus ou prononcés tel que, même par l’ensemble des locuteurs de la langue. Les noms de tribu et les toponymes sont orthographiés comme sur les cartes IGN. Le décalage entre cette transcription et la prononciation peut être illustré par quelques exemples. Région de Hienghène (hyeengen) : Coulna (kuun-nga « fond de la maison »), Tindo (tnedo), Tiendanite (hyendanit), Ouarap (weraap), Pindach (pendaac). Région de Touho : Kongouma (Ko-ngoo-mwa « sur la façade de la maison »), Koé (koowéi), Tié (cié), Bopope (pwō pwōp) etc…

I. - RÉPARTITION ET PARTICULARITÉS DES LANGUES

A. - Localisation des langues

1. - Extrême-nord (EN)

Le groupe EN comprend quatre langues :

– le *yâlayu* (1 249 locuteurs), langue la plus septentrionale de l’archipel, est subdivisé en deux dialectes : celui de Balade, Tiari et Arama, et celui des îles Belep.

– le *fwa-kumak* (713 locuteurs), langue de Koumac, est parlée dans les réserves voisines de Koumak et, avec quelques variantes, dans les péninsules de Poum et Tiabêt, ainsi que dans les îles avoisinantes (HAUDRICOURT - 1963).

– le *yuaga* ou *yuanga* ou *nyua* (1 685 locuteurs) est la langue de Gomen, de Bondé et des Paimboas. Des variantes dialectales existent, à Gomen bord de mer notamment.

– le *caac*, ou langue de Pouébo, (650 locuteurs) est parlé dans les villages côtiers avoisinant la mission. Un dialecte du *caac*, dit *caawac*, est parlé par quelques dizaines de personnes à la Conception près de Nouméa, suite au déplacement de néophytes opéré par la mission catholique vers 1855.

2. - Nord (N)

Le groupe N comporte sept langues dont l’une, celle de la région Voh-Koné, était subdivisée en six dialectes (cinq actuellement).

– Dialectes de la région Voh-Koné (1 000 locuteurs).

Ils étaient parlés autrefois sur le littoral de Népou à Voh, dans la vallée de Tiéta et dans la haute et moyenne Tipindjé. Leur répartition ancienne a subi de forts bouleversements depuis le début de la colonisation.

Les locuteurs du *bwatoo*, parlé sur l’îlot Koniène, sont maintenant dispersés à Népou, Baco, Oundjo et Gatope.

Le *haeke*, dialecte de la plaine de Koné, est surtout parlé dans la réserve de Baco.

Le *haveke* est parlé à Oundjo, Gatope, et aussi à Tiéta par quelques familles.

Le dialecte de Voh, ou *waamwang*, qui ne comptait plus que sept locuteurs vers 1930 selon LEENHARDT, a maintenant disparu.

Le *hmwaweke* est parlé à Tiéta où sont venus s’installer vers le début du siècle les locuteurs du *hmwaeke* installés autrefois dans la moyenne et haute Tiéta.

Le *hmwaeke* était également parlé dans la haute Tipindjé et dans la vallée de Pamalé. Sous le nom de *vamalé*, il est maintenant parlé sur la côte Est par les habitants de Téganpaik et de la rivière de Tiouandé. L’intercompréhension existe entre tous ces dialectes proches les uns des autres et parlés parfois dans la même localité.

– Le *pwaamèi* (237 locuteurs) était parlé autrefois à Témala bord de mer, dans la vallée de Ouango et la Faténaoué. La plupart des locuteurs sont regroupés maintenant à Témala et à Ouéilis : quelques uns se sont établis à l’extérieur de cette zone : à Tiéta de l’autre côté de la Faténaoué, ou à Boyen plus au nord. On distinguait autrefois un *pwaamèi* de bord de mer, un *pwaamèi naakâ* de Témala proprement dit, et un *pwaamèi yaak* parlé dans la Faténaoué. Ces distinctions semblent encore maintenues.

– Le *pwapwâ* n’est plus parlé que par quelques familles de Boyen (109 personnes) où résident aussi des locuteurs *pwaamèi*.

– Le *pijé* (120 locuteurs) occupait la basse Tipindjé et l’arrière pays entre la vallée de Tipindjé et la vallée de Hienghène. Les locuteurs *pijé* sont localisés maintenant à Tiendanit et Ouan kout ou cohabitent avec les locuteurs *vamalé* à Oué Hava. Les locuteurs *pijé* de Pouepai (fond de la Faténaoué) sont descendus à Témala et ont abandonné leur langue.

– Le *fwâï* (649 locuteurs) occupe la basse vallée de Hienghène jusqu’à Ouarap et le littoral de part et d’autre de cette rivière, jusqu’à Pindache au sud et jusqu’à Ouaième au nord.

– Le *némi* (325 locuteurs) est parlé sur la côte Est au nord de l’embouchure de la Ouaième (Ouaième, Panié), dans la moyenne Ouaième (Haut-Coulna et Bas-Coulna), dans la haute Hienghène (Tindo, Kavatch) et, par delà la Chaîne centrale, à Ouango-Pouepai dépeuplé en partie au profit de Ouelis.

Des variantes dialectales importantes sont enregistrées à Ouango et Ouelis d’une part, où l’on parle un *némi* plus archaïque, et à Kavatch d’autre part (OZANNE-RIVIERRE - 1979).

– Le *jawé* (588 locuteurs) occupe plus au nord une aire à peu près parallèle au *némi*, du littoral vers l’arrière-pays. Côte Est : villages situés entre Colnett et Tchambouene. Haute-Ouaième : Pangou. Dans la chaîne : Ouayaguette et Ouahat.

3. - Centre-nord (CN)

Une langue : la langue de Touho, ou *cémuhî* (2 100 locuteurs). Elle est parlée sur la côte Est depuis l’embouchure de l’Amoa (mission de Tié) jusqu’à proximité de l’embouchure de la Tipindjé (tribu de Kongouma), dans la vallée de la Tiwaka jusqu’à Bopope et le fond de la vallée de Koné, à Natchaot, au contact d’une forte minorité de locuteurs *païcî*. Quelques familles enfin à proximité de Néami (à Tyéou). Distinction autrefois entre trois parlers : *u*, à Kongouma ; *tié*, à Poyes, Tiwaé et Touho ; *béko*, de la Tiwaka jusqu’à la mission de Tié. Seule cette dernière zone maintient actuellement quelques particularités phoniques (RIVIERRE - 1980).

Le *cémuhî* était parlé autrefois plus au sud sur la côte Est, à Tiéti, et, sous une forme dialectale, dans les environs de Tiparama. Cette partie du littoral est maintenant de langue *païcî*.

Vers 1856, une centaine de néophytes originaires de Touho ont été transplantés par les maristes à la Conception ; quelques familles y parlaient encore le *cémuhî* (?).

4. - Centre-sud (CS)

Le *païcî* (4 650 locuteurs) est la plus importante des langues de la Grande Terre tant par l’aire géographique occupée que par le nombre de gens qui la parlent. Le *païcî* est parlé sur la côte Est de Mou jusqu’à Tiéti, dans les vallées de Ponérihouen, de la Tchamba et de l’Amoa. Sur la côte Ouest la plupart des tribus sont dans la vallée de Koné et à l’est du massif de Koniambo.

Les vallées de la côte Est et la région de Koné ont accueilli après la rébellion de 1917 un certain nombre de groupes établis autrefois plus au sud sur les contreforts montagneux de la côte Ouest.

Cette zone est linguistiquement homogène comme la précédente. Quelques différences de vocabulaire et de prononciation sont enregistrées au sud de Ponérihouen et sur la côte Ouest.

L’extension de l’aire *païcî* jusqu’à l’embouchure de l’Amoa et dans la région de Koné ne semble pas très ancienne.

5. - Sud (S)

Il s’agit du groupe linguistique le plus diversifié : neuf langues, mais dont deux seulement présentent quelque importance numérique.

Cette zone géographique se trouve coïncider largement avec celle où s’est déroulée la rebellion de 1878 et ces événements ont provoqué un affaiblissement considérable des communautés de la côte Ouest de cette aire linguistique.

– L’*ajïë* (3 000 locuteurs) est parlé sur la côte Est de Monéo à Kouaoua et dans la vallée de Houaïlou. Par delà cette vallée, il s’est répandu jusqu’à Poya au sein des deux petits groupes parlant le *arhō* et le *arhâ*. L’*ajïë* de Poya ainsi que celui de la basse vallée de Kouaoua sont considérés comme des formes dialectales de l’*ajïë* proprement dit, au sein duquel on distingue divers parlers (vallée, littoral, Monéo…) (LA FONTINELLE - 1976). L’*ajïë* est parlé ou compris au sein des groupes frontaliers de la côte Ouest et du sud ainsi qu’à la frontière de l’aire *païcî* (Mou, Po, Goipin, Nétéa). Parmi ces langues frontalières, les trois suivantes sont considérées comme proches de l’*ajïë*.

– Le *arhâ*, parlé concurremment à l’*ajïë* dans le fond de la vallée de Poya au sein de deux réserves totalisant 250 locuteurs (Montfaoué et Ouendji).

– Le *arhō*. Dans son recensement publié en 1946, LEENHARDT lui attribuait une aire d’extension et un nombre de locuteurs probablement surévalués : 300 locuteurs échelonnés de Poya jusque dans le fond de la vallée de Nékliai. Le *arhō* ne serait plus actuellement parlé que par une dizaine de personnes localisées à Cradiji ou Nékliai, en contact permanent avec les locuteurs des trois langues de la région : *païcî*, *ajïë* et *arhâ*.

– Le *orowé* (ou *abwewe*) est parlé par environ 600 personnes dans les quatre villages de l’arrière-pays de Bourail : Ni, Pothé, Bourou et Azareu.

– Le *neku* et le *ziré* (200 locuteurs) étaient les deux langues de la région comprise entre Bourail et Moindou. Le *ziré* (ou *siché*, ou *neré*) était parlé sur le littoral alors que le *neku* était parlé en retrait de la zone côtière derrière les monts qui la bordent.

Les locuteurs *ziré*, autrefois centrés à Nessadiou, ne sont plus que quelques dizaines et habitent Gouaro ou Moméa. Les locuteurs *neku* de Néré, Grand-Nekou ou Petit-Nekou (anciennement proches de Bourail) ont rejoint ceux de Ouaoué et de Moméa.

– Le *tîri* (565 locuteurs) était la langue de la région de La Foa. Les bouleversements consécutifs à l’insurrection de 1878 ont entraîné le regroupement ou la déportation de cette communauté désormais scindée et mélangée à d’autres groupes.

Une partie des habitants de la région de La Foa a été regroupée dans le fond de la vallée de Fonwhari à Petit-Couli et Grand-Couli avec les locuteurs *méa* originaires de la haute vallée de Kouaoua. La proximité linguistique du *tîri* et du *méa* a favorisé sur place leur interpénétration pour former ce que le linguiste GRACE appelle « la levelled language » (1976).

Les locuteurs *tîri* de Oua Tom et Katricoin cohabitent avec des locuteurs *xârâcùù* (langue de Canala). Quelques centaines de locuteurs *tîri* enfin, ont été déportés à l’île des Pins ; des familles originaires des environs de La Foa y ont fait souche et la langue y est encore parlée sous une forme probablement dialectalisée.

Le *méa* parlé dans la haute vallée de Kouaoua par 300 locuteurs (Méchin, Méa Mébara et Fachin) peut être considéré comme un autre dialecte de cette même langue.

– Le *xârâcùù* (2 938 locuteurs) est, après l’*ajïë*, la langue numériquement la plus importante du groupe sud. La majeure partie de la population est concentrée sur la côte Est dans la région de Canala et Nakéty. Le *xârâcùù* est également parlé dans la région de Thio (Ouroué, Saint-Philippe l et une partie de Saint-Michel), dans les hautes vallées de la côte Ouest (Sarraméa, Koindé, Ouipoin, Nassirah) et sur la côte même, dans la région de Bouloupari dont les habitants furent en partie

LINGUISTIQUE

Carte de la Nouvelle-Calédonie montrant les langues parlées par les habitants de la Grande Terre. Les langues papoues sont indiquées en gris, les langues océaniques en orange et les langues austronésiennes en vert. Les langues papoues sont divisées en langues papoues de Nouvelle-Guinée, langues papoues de Nouvelle-Calédonie et langues papoues de Nouvelle-Guinée. Les langues océaniques sont divisées en langues océaniques de Nouvelle-Calédonie et langues océaniques de Nouvelle-Guinée. Les langues austronésiennes sont divisées en langues austronésiennes de Nouvelle-Calédonie et langues austronésiennes de Nouvelle-Guinée.

déportés à l’île des Pins en même temps que les locuteurs *tîri* de La Foa. Le *xârâcùù* serait encore parlé à l’île des Pins (?).

Des variantes existent entre le *xârâcùù* de Thio, de Nakéty, de la vallée de Canala ou du versant ouest.

– Le *xârâguré* (619 locuteurs) est surtout parlé sur le littoral de la côte Est compris entre Thio-mission et Petit-Borendi, parmi de petits groupes qui s’échelonnaient autrefois plus loin vers le sud. Les locuteurs *xârâguré* occupent également la vallée de Thio : à Saint-Pierre et, mélangés avec des locuteurs *xârâcùù*, à Saint-Michel et Saint-Paul. Un petit groupe enfin occupe une position excentrée sur la côte Ouest à Ouinane (16 locuteurs), reliquat probable d’un peuplement autrefois plus important.

6. - Extrême-sud (ES)

– Langue de Ounia et Païta, ou *nââ dubéa* (1 169 locuteurs). Elle est parlée sur la côte Est dans l’important village de Ounia et, avec un certain nombre de variantes, dans quatre villages situés sur la côte Ouest : Ndé, Naniouni, Col de la Pirogue, Bangou, qui regroupent les restes d’une population répartie autrefois de la Tontouta à Dumbéa.

– Langue de l’extrême-sud de la Grande Terre. Seulement parlé à Touaourou et Goro, le *nââ numèè* était probablement parlé aussi au sud de la presqu’île de Nouméa jusqu’à la baie de Plum.

Le dialecte fort proche parlé à l’île Ouen est dit *nââ wêê* (langue de l’île Ouen).

Le dialecte passablement différent parlé à l’île des Pins par 1 100 personnes est dit *nââ kwênyïï* (langue de l’île des Pins). La population de cette île concentrée presque entièrement à la mission de Vao était anciennement répartie sur le pourtour de l’île et le dialecte était subdivisé en plusieurs parlers.

L’intercompréhension existe entre ces trois dialectes totalisant 1 500 personnes environ (RIVIERRE - 1973).

Outre ces langues, il faut rappeler la présence de familles originaires de La Foa et Bouloupari à l’île des Pins (à Ouatchia).

Nous avons signalé aussi l’implantation, datant de plus d’un siècle, de néophytes originaires de Pouébo et Touho dans les concessions maristes de St-Louis et de la Conception ; leurs descendants y cohabitent avec des locuteurs parlant l’une et l’autre des langues de l’extrême-sud. Le brassage linguistique entre ces locuteurs originaires de différents groupes, ainsi que la prédominance du français, due aux missions et à la proximité de Nouméa, ont favorisé la naissance d’un créole dérivé du français, connu sous le nom de « *tayo* ».

A Nouméa enfin sont représentés et parlés la quasi-totalité des langues et dialectes de l’archipel. La population mélanésienne de Nouméa est estimée à environ 10 000 personnes dont les trois quarts sont originaires des îles avoisinant la Grande Terre (Loyauté, îles des Pins, Belep).

7. - Loyauté (L)

– Maré

La langue de Maré, le *nengone*, est parlée sans grandes variantes par les 3 700 locuteurs répartis sur l’ensemble de l’île, et aussi par les gens de Tîga. Plusieurs styles ou niveaux de langue sont utilisés au sein de cette communauté hiérarchisée socialement. Outre la langue commune, le *nengone*, le *pene iwateno* est utilisé pour honorer les personnes de marque ; des substitutions lexicales, des expressions ou formes pronominales particulières le différencient de la langue commune. Le *pene egesho* au contraire est un parler trivial ou insultant (DUBOIS, TRYON - 1969).

– Lifou

La langue de Lifou, le *dehu*, est la langue la plus parlée de l’archipel calédonien. 7 000 personnes à Lifou même, auxquelles s’ajoutent quelques milliers de personnes établies à Nouméa l’utilisent.

Quelques variantes sont enregistrées entre le nord (Wet) et le sud (Lössi) dans la prononciation des mots d’emprunt, les déictiques etc… Comme à Maré il existe un parler « de cour », dit *miny*.

– Ouvéa

La quasi-totalité de la population réside sur la partie ouest de cet atoll dissymétrique. La plus petite et la moins peuplée des îles Loyauté en dehors de Tîga, compte deux langues :

– le *iaai*, langue mélanésienne parlée dans la partie centrale de l’île.

– le *faga uvea*, langue polynésienne implantée à la suite d’une migration originaire des Wallis dans le courant du dix-huitième siècle (?), est parlé au sud dans les îlots de Mouli et Fayawa, et à l’extrême-nord dans les villages de St-Joseph, Takedji, Téouta.

Deux régions de complet bilinguisme séparent ces deux langues, l’une au sud, à Lekine, à prédominance polynésienne, l’autre au nord à prédominance *iaai* (OZANNE-RIVIERRE - 1976). Le *faga uvea* est parlé par environ 1 000 personnes et le *iaai* par 1 500, sans tenir compte des 1 500 personnes résidant en permanence hors de l’île.

B. - Particularités linguistiques

Les langues néo-calédoniennes sont beaucoup moins diverses par leurs traits grammaticaux que par le système des sons qu’elles utilisent pour former les mots et les différencier. Ces systèmes « phonologiques » constituent presque des curiosités dans le domaine de la linguistique océanienne et les deux exemples présentés ci-dessous nous permettront d’évoquer les particularités propres à chacun des groupes que nous venons d’énumérer.

1. - Langues du nord (groupe EN et N)

Le système du *némi*, le mieux conservé de la région, se présente comme suit (OZANNE-RIVIERRE - 1979).

consonnes

(phw)	ph	th	s	kh
pw	p	t	c	k
pmw	pm	tn	cn	kn
mbw	mb	nd	nj	ŋ g
hmw	hm	hn	h ɣ	—
mw	m	n	ɣ	ŋ
hw	f	hl	hy	h
w	v	l	y	—
hw̄	—	—	—	h̄
w̄	—	—	—	—

voyelles

orales				
i	é	a	o	u

Les traits suivants sont caractéristiques des langues EN et N :

– opposition entre consonnes aspirées et non-aspirées : p différent de ph, m différent de hm.

– existence de consonnes dites « post-nasalisées » (pm, tn...), véritables raretés mondiales, qui tendent, ailleurs qu'en langue *némi*, à ne subsister que sous la forme d'une nasalité précédée d'une aspiration :

	<i>némi</i>	<i>fwâi</i>	<i>yâlayu</i>
Exemple : « richesses »	tnoot	thôôt	hnoot

– les mots peuvent être terminés par une consonne.

– les systèmes vocaliques sont pauvres et excèdent rarement les cinq timbres figurant ci-dessus dans le tableau.

– sur le plan grammatical, ces langues distinguent plusieurs types de pronoms, comme le fait le français avec « il » (sujet), « le » (objet), « son » (possessif). L'ordre des éléments de la phrase est Verbe-Objet-Sujet.

Divers critères différencient le nord de l'extrême-nord : absence d'articles dans ce dernier groupe, articulation moins ferme des consonnes à l'intérieur du mot etc...

2. - Langues du centre et du sud (CS, S, ES)

Ces langues s'opposent aux précédentes sur tous les points que nous venons d'énumérer. Entre ces deux aires, le *cémuhî* (CN) apparaît comme une langue charnière, pourvue de traits propres à l'une et à l'autre. En revanche le système du *paicî* (CS) s'apparente à celui des langues du sud et ses différences avec le *némi*, pourtant bien proche géographiquement, apparaissent immédiatement :

consonnes du *paicî* (HAUDRICOURT - 1971)

mw	m	n	ɣ	ŋ
mbw	mb	nd	nj	ŋ g
pw	p	t	c	k
w	r			

voyelles

orales			nasales		
i	ù (ɨ)	u	î	ũ (ɨ̃)	û
é	e (ə)	o	ê	ā (ɑ̃)	ô
ê (ɛ)	ē (ʌ)	ô (ɔ)	â		
	a				

Caractéristiques des langues CS, S et ES :

– elles ont nettement moins de consonnes que les langues du nord et n'opposent jamais des aspirées et des non-aspirées. Dans certains groupes, le ton du mot, c'est-à-dire sa musicalité haute ou basse, supplée l'absence de distinction p/ph, m/hm etc...

Exemple :

	<i>némi</i> (N)	<i>paicî</i> (CS)
« bouche »	hwa	pwā (ton haut)
« tortue »	pwen	pwā (ton non haut)

Ce trait de musicalité (exceptionnel dans la famille linguistique austro-nésienne) est propre au *cémuhî*, au *paicî*, et aux langues ES.

– aucune de ces langues n'a de consonnes post-nasalisées.

– tous les mots se terminent par une voyelle.

– grande richesse de timbres vocaliques.

– sur le plan grammatical, les formes pronominales (sauf en *cémuhî*) sont moins nombreuses que dans le nord et, à partir de la langue de Canala jusqu'à l'extrême-sud, on trouve l'ordre Sujet-Verbe-Objet.

3. - Langues des Loyauté

– Toutes ont des consonnes aspirées.

– Les consonnes prénasalisées (mb, nd ...) présentes dans toutes les langues de la Grande Terre n'existent pas aux Loyauté où l'on a de simples b, d, ... comme en français.

– Distinction entre deux sortes d'« apicales » : t d'avant opposé à t d'arrière (noté tr), distinction qui n'existe que dans quelques langues de la Grande Terre.

– Absence de voyelles nasales.

– Sur le plan grammatical, existence d'une marque d'agent utilisable selon le temps employé.

A noter que le phonétisme de la langue polynésienne parlée à Ouvéa a été fortement influencé par le *iaai*.

II. - SITUATION RÉGIONALE ET ÉVOLUTION DES LANGUES

A. - Les langues néo-calédoniennes dans l'ensemble océanien

Les langues d'Océanie sont réparties en une vingtaine de sous-familles presque toutes localisées sur les grandes îles de Mélanésie et sur les côtes nord de la Nouvelle-Guinée.

La plupart des autres langues océaniques (celles des Nouvelles-Hébrides, de Fidji, de Polynésie et de Micronésie), beaucoup moins diversifiées, ne représentent qu'une seule sous-famille souvent appelée « océanien oriental » (sous-famille 4 dans le tableau I). En comparant toutes ces langues, il est possible de restituer le Proto-Océanien (POC), c'est-à-dire la langue mère d'où dérivent toutes les langues du Pacifique.

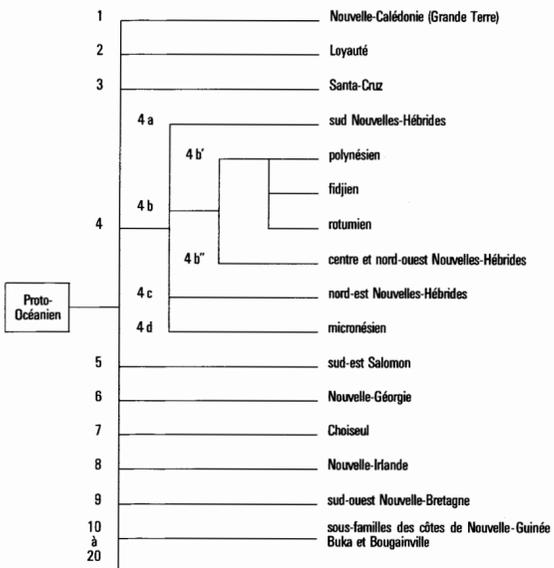


Tableau I. - Classification des langues d'Océanie (d'après GRACE - 1955).

Le tableau de correspondances (Tableau II) montre que le tongien (Océanien oriental) est resté proche du POC, alors que les langues calédoniennes se sont considérablement transformées. Autre intérêt de ces comparaisons : elles permettent de restituer des éléments de la civilisation ancienne ; les changements réguliers qu'on constate dans les mots figurant ci-dessous (HAUDRICOURT - 1971), attestent que les deux plantes désignées étaient connues des premiers habitants de la Nouvelle-Calédonie.

	igname	pluie	pou	marmite	arbre à pain
EN <i>kumak</i>	<i>kuvic</i>	<i>kot</i>	<i>cɨŋic</i>	<i>cet</i>	<i>cən</i>
N <i>pwaamèi</i>	<i>kuvuk</i>	<i>kuta</i>	<i>ik</i>	<i>ilak</i>	<i>in</i>
C <i>cémuhî</i>	<i>u</i>	<i>utE</i>	<i>i</i>	<i>ila</i>	<i>in</i>
S <i>xârâcûû</i>	<i>ku</i>	<i>kwiE</i>	<i>k+t+</i>	<i>k+rE</i>	<i>k ʌ</i>
ES <i>dubéa</i>	<i>ku</i>	<i>kwiE</i>	<i>ɣii</i>	<i>ɣiri</i>	
L <i>dehu</i>		<i>(vent)</i>	<i>øt E</i>	<i>øl</i>	<i>øn</i>
<i>iaai</i>	<i>u</i>		<i>uto</i>	<i>ət</i>	<i>-un</i>
Tonga	<i>ʔufi</i>	<i>ʔuha</i>	<i>kutu</i>	<i>kuro</i>	<i>kulu</i>
POC	<i>qupi</i>	<i>qunsa</i>	<i>kutu</i>	<i>kudon</i>	<i>kulu (r)</i>

Tableau II. - Correspondances lexicales.

B. - Considération socio-linguistiques

L'étude de la répartition des langues pourrait être menée davantage dans le détail ; les faits cités précédemment permettent déjà de mesurer la complexité du problème et nous récapitulerons ici ceux qui ne se prêtent pas aisément à la représentation cartographique. Cette complexité résulte des facteurs socio-linguistiques préexistants à la colonisation et des bouleversements apportés par celle-ci.

1. - Parlers, dialectes, plurilinguisme

La carte ne donne pas dans tous ses détails la variabilité linguistique au sein d'une même communauté : les parlers n'ont été que mentionnés et les subdivisions dialectales n'ont été reportées que lorsqu'elles sont nettes, concernent des groupes de quelque importance et portent un nom.

En outre, chaque langue peut être parlée ou comprise à l'extérieur de ses frontières ; le plurilinguisme est la règle parmi les petits groupes parlant

des dialectes ou des langues proches (dialectes de Voh-Koné, langues du groupe nord), alors qu'il est attesté surtout dans les zones frontalières des langues parlées sur des superficies assez vastes : *cémuhî*, *paicî*, *ajié*, *xârâcûû*, *xârâguré*.

Ce plurilinguisme est entretenu partout par le jeu des alliances politiques ou matrimoniales et par les déplacements d'individus, hommes ou femmes, qui en résultent. Nombre d'entre eux continuent à pratiquer leur langue parmi leur groupe d'accueil et l'enseignement à leur descendance. Ce brassage tend à faire évoluer la situation linguistique de deux manières :

– les frontières de langues peuvent être insensiblement modifiées lorsque les déplacements d'individus prennent la forme de flux importants ou réguliers : avancée du *paicî* à Netchaot ou à Tiéti en zone *cémuhî*, implantation du *cémuhî* chez les locuteurs *paicî*, attestée autrefois dans la région de Tiparama.

– au contact d'autres langues pratiquées ou connues, le système de chaque communauté tend à se modifier par le jeu des innovations ou des emprunts ; il peut aussi se fragmenter en parlers ou dialectes dont les frontières reflètent certaines lignes de clivage social. Par exemple les locuteurs *cémuhî* de la basse Tiwaka et de la région de Tié entretiennent des relations étroites avec leurs voisins locuteurs *paicî* et leur empruntent un certain nombre de traits linguistiques (non prononciation des consonnes finales, utilisation de voyelles ouvertes, etc...), comme pour se démarquer au sein de la communauté linguistique dont ils font partie. Tout se passe comme si, à l'inverse de ce qui se produit dans les sociétés continentales fortement hiérarchisées, l'imitation ou l'emprunt ne servait en fin de compte qu'une recherche délibérée de la différence.

2. - Déplacements de populations

Les conditions nouvelles créées par la colonisation (regroupements dans une réserve ou autour d'un centre religieux) ont pu, ici et là, faire décroître le nombre des parlers d'une même langue ou favoriser l'interpénétration de deux dialectes proches (cas des locuteurs *méa* et des locuteurs *thi* regroupés à Grand-Couli). Dans l'ensemble toutefois, la permanence des langues et dialectes semble remarquable, quelle que soit la faiblesse numérique des groupes ou la situation dans laquelle ils se sont trouvés placés :

– LEENHARDT recensait 18 locuteurs *neré* en 1939 et cette langue est encore parlée par un nombre approximativement semblable de locuteurs.

– les gens de Pouébo transplantés à la Conception ont conservé leur langue, comme les locuteurs *némi* de Témala ont conservé la leur.

– le regroupement de langues ou dialectes dans une même réserve a pu favoriser les interférences ; ils sont toutefois restés distincts, là même où règne une situation complexe, comme par exemple à Tiéta (187 habitants) où cohabitent dans différents quartiers des locuteurs *haveke*, *hmwaveke*, *hmwaeke*, auxquels sont venus s'adjoindre des locuteurs de langue *paicî* (originaires d'Atéou) et de langue *pwaamèi*. Ces derniers connaissent le dialecte dominant, c'est-à-dire le *hmwaveke*, mais parlent encore leur langue d'origine.

3. - Les langues calédoniennes et la colonisation

Après plus d'un siècle de colonisation française, les langues calédoniennes se sont donc à peu près maintenues dans leur diversité et ont préservé l'essentiel de leur richesse, bien que la dégradation de la civilisation traditionnelle se soit traduite sur le plan linguistique par un certain appauvrissement lexical, plus sensible dans les langues du sud que dans celles du centre et du nord.

Parallèlement, les contacts pré-coloniaux et les pidgins anglais et français utilisés comme langues de communication dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, ont laissé des traces dans le vocabulaire (polynésien : *pola* « natte en feuille de cocotier », *hele* « couteau », *kumala* « patate douce », *katia* « lèpre », *fao*, *toki* « fer, corne » etc...) (HOLLYMAN - 1976).

D'autres formes de pidgin, de français ou de créole ont existé ou existent encore, mais ils sont restés circonscrits à des régions ou des communautés particulières (pidgin français des javanais, « patois » de Saint-Louis...).

L'influence de l'anglais est manifeste dans les langues des Loyauté, sous la forme d'emprunts et de changements phonétiques, du fait que les relations avec l'Australie ont pris dans cette région une certaine ampleur, et surtout parce que les missionnaires anglophones y ont précédé les missionnaires français.

Dans l'ensemble, l'action des missions s'est avérée positive sur le plan linguistique puisque l'évangélisation s'est faite longtemps en langue vernaculaire et que certaines langues, telle l'*ajié* (Houaïlou) et les langues mélanésiennes des Loyauté, lui doivent un certain rayonnement. Les missions ont également œuvré pour l'enseignement du français et ont obtenu assez tôt des résultats satisfaisants en certains points de l'archipel (Loyauté, île des Pins).

Cependant le français n'est resté longtemps qu'une langue de communication médiocrement apprise, cet échec n'étant que le corollaire d'un désintérêt pour les cultures locales, officialisé dès 1863 par le décret Guillaïn relatif aux programmes d'enseignement dans les écoles. Jusqu'à ces dernières décades, les populations mélanésiennes ont vécu repliées dans les réserves où elles ont su préserver les fondements matériels et sociaux de l'ordre ancien. Leurs traditions orales portent encore témoignage de la vitalité des liens multiples et enchevêtrés qui unissent les groupes. Au travers des mythes, récits historiques, discours cérémoniels, poésies etc... se perpétuent des modes de pensée et des valeurs auxquels elles ne sont pas prêtes de renoncer.

J.-C. RIVIERRE
CNRS

Orientation bibliographique

DUBOIS (M.J.), TRYON (D.T.) - 1969. Nengone dictionary, Part 1 : Nengone-English. Pacific linguistics. serie C. n° 9. Canberra, 445 p.

FRIMIGACCI (D.) - 1977. Tribus, réserves et clans de Nouvelle-Calédonie. Nouméa. D. E. C., 66 p.

GRACE (G. W.) - 1955. Subgrouping of Malayo-polynesian : a report of tentative findings. *American Anthropologist*. 57 pp. 337-339, repris par PAWLEY (A.) in *Studies in oceanic culture history*. Vol. 3. Honolulu. Bernice p. bishop museum. 1972, 160 p.

GRACE (G. W.) - 1976. Grand-Couli dictionary (New Caledonia). Pacific linguistics. serie C. n° 12. Canberra, 113 p.

HAUDRICOURT (A. G.) - 1963. La langue des nenemas et des nigoumak. Te reo monographs. Auckland, 83 p.

HAUDRICOURT (A. G.) - 1971. New Caledonia and the Loyalty islands. in *Current trends in linguistics*. Vol. 8. Paris-La Haye. Mouton, pp. 359-396.

HOLLYMAN (K. J.) - 1976. Les pidgins européens de la région calédonienne. Te reo 19. Auckland, pp. 25-65.

LA FONTINELLE (J. de) - 1976. La langue de Houaïlou. Langues et civilisations à tradition orale. 17. Sela. Paris, 383 p.

LEENHARDT (M.) - 1946. Langues et dialectes de l'Austro-Mélanésie. Institut d'Ethnologie. Paris, 676 p.

OZANNE-RIVIERRE (F.) - 1976. Le iaai, langue mélanésienne d'Ouvéa. Langues et civilisations à tradition orale. 20. Sela. Paris, 245 p.

OZANNE-RIVIERRE (F.) en collaboration avec TEIN (P.) - 1979. Textes nemi. Langues et civilisations à tradition orale. 31 et 32. Sela. Paris, 316 et 367 p.

RIVIERRE (J.-C.) - 1973. Phonologie comparée des langues de l'extrême-sud de la Nouvelle-Calédonie. Langues et civilisations à tradition orale. 5. Sela. Paris, 206 p.

RIVIERRE (J.-C.) - 1980. La langue de Touho. Langues et civilisations à tradition orale. 38. Sela. Paris, 363 p.

LINGUISTIC SITUATION

New Caledonia shows a remarkable linguistic diversification. There are twenty-eight languages, used by less than sixty thousand Melanesian speakers. These languages are related to the languages of Oceania which form the eastern subdivision of the main Austronesian family. The Caledonian plurilingualism is not the result of the isolation of the communities : it reflects the multiplicity of the clans and of their contacts in the context of an original linguistic egalitarianism (HAUDRICOURT). The pre-colonial contacts and the French colonization have accentuated the mixings, but the Caledonian languages have remained very lively. Their study, begun by the missionaries (LEENHARDT), continues scientifically today. Within the seven main geographical zones as defined by HAUDRICOURT, identification of the related languages of the Territory has been attempted, mainly in terms of phonological criteria. The divisions remain partly empirical. The concentration in Noumea of a fifth of the natives and the linguistic heterogeneity of the tribes make an exact count of the speakers difficult.

1. - Distribution and particularities of the languages

The far north and the north, dominated by the yâlayu and the dialects of Voh-Koné, include eleven languages. The centre (centre north and centre south) is more homogeneous with the cémuhî and above all the paicî (4 650 speakers). The south and the far south, more diversified linguistic regions, include several dialects and eleven languages, amongst which the ajié and the xârâcûû have the greatest number of speakers. Finally, in the Loyalty Islands, each island has one (Maré, Lifou) or several (Ouvéa) languages, sometimes subdivided into styles or levels

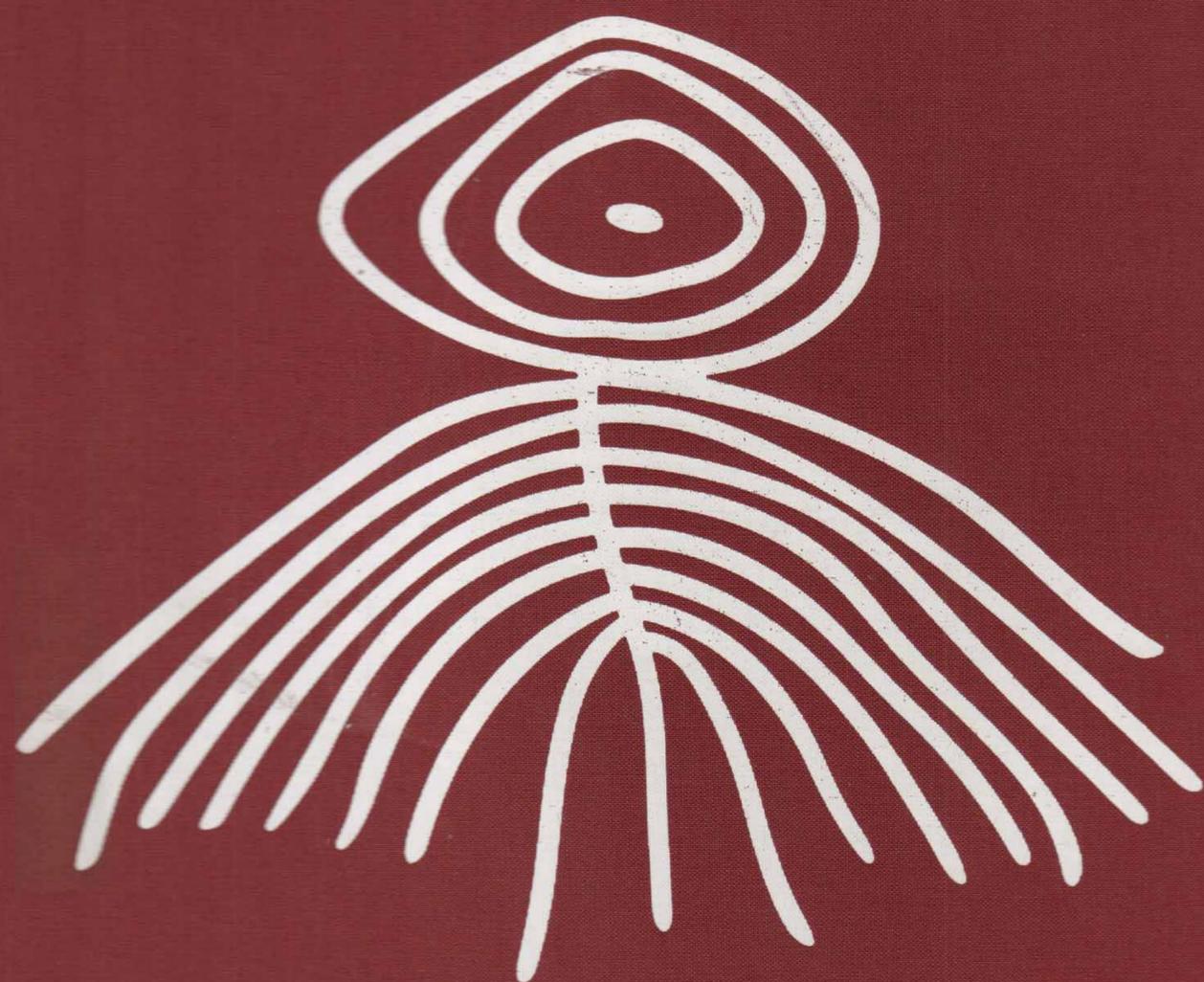
The New Caledonian languages are less diverse in their grammatical traits than in the systems of sounds they use to form words.

II. - Situation and evolution of languages

Amongst the Oceanian languages, an important group of sub-families located on the main islands of Melanesia and the north-east coasts of New Guinea can be distinguished. The other Oceanian languages (New Hebrides, Fiji, Polynesia, Micronesia) much less diversified, represent only a single sub-family. In relation to the common mother language (Proto Oceanian) the Caledonian languages appear to be considerably transformed. The complexity of the Caledonian linguistic fact cannot be shown by the cartographic representation. The multi-lingualism of the native societies is accompanied by phenomena of rivalries, reciprocal borrowings, strengthened by unions and group exchanges. Colonization, through population movements and resettlements, has accentuated these tendencies. In spite of the progress of education, French hardly seems to have made inroads into the cultural heritage materialized and perpetrated by the vernacular languages.

KEY

- 1 *Limits of the zones :*
- 2 - *of the groups of languages*
- 3 - *of the languages or groups of dialects*
- 4 *For each group of languages, darker colours show reservation areas*
- 5 *Language name*
- 6 *Dialect name*
- 7 *Village*
- 8 *Altitude over 500 m*
- 9 *The only villages featured on the map are those which are referred to in the commentary or which may be used as guide marks.*



ATLAS
de la
nouvelle
CALEDONIE
et
dépendances



© *ORSTOM* - 1981 - *RÉIMPRESSION 1983*

ISBN 2-7099-0601-5

Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer

Direction générale : 24, rue Bayard, 75008 Paris - France

Service des Editions : 70-74, route d'Aulnay, 93140 Bondy - France

Centre de Nouméa : Boite Postale n° A 5, Nouméa Cédex - Nouvelle-Calédonie

rédaction de l'atlas

Direction scientifique

Alain HUETZ de LEMPS
Professeur de Géographie à l'Université de Bordeaux III

Michel LEGAND
Inspecteur Général de Recherches
Délégué Général de l'ORSTOM pour le Pacifique Sud

Gilles SAUTTER
Membre du Comité Technique de l'ORSTOM
Professeur de Géographie à l'Université de Paris I

Jean SEVERAC
Directeur Général adjoint honoraire de l'ORSTOM

Coordination générale

Gilles SAUTTER
Membre du Comité Technique de l'ORSTOM
Professeur de Géographie à l'Université de Paris I

Conseil scientifique permanent Conception - Réalisation

Benoît ANTHEAUME Géographe, ORSTOM
Jean COMBROUX Ingénieur cartographe, ORSTOM
Jean-Paul DUBOIS Géographe, ORSTOM
Jean-François DUPON Géographe, ORSTOM
Danielle LAIDET Cartographe-géographe, ORSTOM

Secrétariat scientifique

Jean-Paul DUCHEMIN Géographe, ORSTOM
André FRANQUEVILLE Géographe, ORSTOM

Auteurs

ANTHEAUME Benoît Géographe, ORSTOM
BAUDUIN Daniel Hydrologue, ORSTOM
BENSA Alban Ethnologue, Université de Paris V-CNRS
BEUSTES Pierre Service Topographique
BONNEMAISON Joël Géographe, ORSTOM
BOURRET Dominique Botaniste, ORSTOM
BRUEL Roland Vice-Recteur de Nouvelle-Calédonie
BRUNEL Jean-Pierre Hydrologue, ORSTOM
CHARPIN Max Médecin Général
DANDONNEAU Yves Océanographe, ORSTOM
DANIEL Jacques Géologue, ORSTOM
DEBENAY Jean-Pierre Professeur agrégé du second degré
DONGUY Jean-René Océanographe, ORSTOM

DOUMENGE Jean-Pierre Géographe, CEGET-CNRS
DUBOIS Jean-Paul Géographe, ORSTOM
DUGAS François Géologue, ORSTOM
DUPON Jean-François Géographe, ORSTOM
DUPONT Jacques Géologue, ORSTOM
FAGES Jean Géographe, ORSTOM
FARRUGIA Roland Médecin en chef
FAURE Jean-Luc Université Bordeaux III
FOURMANOIR Pierre Océanographe, ORSTOM
FRIMIGACCI Daniel Archéologue, ORSTOM-CNRS
GUIART Jean Ethnologue, Musée de l'Homme
HENIN Christian Océanographe, ORSTOM
ILTIS Jacques Géomorphologue, ORSTOM
ITIER Françoise Géographe, Université Bordeaux III

JAFFRE Tanguy Botaniste, ORSTOM
JEGAT Jean-Pierre Service des Mines
KOHLER Jean-Marie Sociologue, ORSTOM
LAPOUILLE André Géophysicien, ORSTOM
LATHAM Marc Pédologue, ORSTOM
LE GONIDEC Georges Médecin en chef
MAC KEE Hugh S. Botaniste, CNRS
MAGNIER Yves Océanographe, ORSTOM
MAITRE Jean-Pierre Archéologue, ORSTOM-CNRS
MISSEGUE François Géophysicien, ORSTOM
MORAT Philippe Botaniste, ORSTOM
PARIS Jean-Pierre Géologue, BRGM
PISIER Georges Société d'Etudes Historiques de Nouvelle-Calédonie

RECY Jacques Géologue, ORSTOM
RIVIERRE Jean-Claude Linguiste, CNRS
ROUGERIE Francis Océanographe, ORSTOM
ROUX Jean-Claude Géographe, ORSTOM
SAUSSOL Alain Géographe, Université Paul Valéry - Montpellier
SOMNY Jean-Marie Service de Législation et des Etudes
TALON Bernard Service des Mines
VEILLON Jean-Marie Botaniste, ORSTOM
ZELDINE Georges Médecin en chef

EQUIPE GEOLOGIE-GEOPHYSIQUE ORSTOM
SERVICE HYDROLOGIQUE ORSTOM
SERVICE METEOROLOGIQUE Nouvelle-Calédonie

Réalisation technique

Cartes

ARQUIER Michel
DANARD Michel
DAUPELOUP Jean
GOULIN Daniel
HARDY Bernard
LAMOLERE Philippe
LE CORRE Marika
LE ROUGET Georges
MEUNIER François
PELLETIER Françoise
PENVERN Yves
RIBERE Philippe
ROUSSEAU Marie-Christine
SALADIN Odette
SEGUIN Lucien

Jean COMBROUX
Chef du Service Cartographique de l'ORSTOM

Danielle LAIDET
Cartographe-géographe, ORSTOM

Commentaires

DUPON Jean-François
RUINEAU Bernard

DAYDE Colette
DESARD Yolande
DEYBER Mireille
DUGNAS Edwina
FORREST Judith
HEBERT Josette